

Nous nous sommes efforcé de répondre à la partie la plus essentielle du discours de M. Pacheco, en nous plaçant sur le terrain des faits et en cherchant l'appui des doctrines du droit public et constitutionnel; il nous reste maintenant à nous occuper des autres détails, qui, bien que d'une importance très inférieure, n'en ont pas moins profondément affligé les témoins de la conduite de M. Pacheco, car en le voyant se dévouer à de petites et mauvaises choses, nous pensions à tout le bien qu'il aurait pu réaliser. Mais comme ses fausses appréciations, les calomnies qu'il sème dans toutes les parties de son discours, les lieux communs et même les prophéties lui servent de bases pour soutenir la défense qu'il essaie de faire de sa conduite, il est indispensable de rétablir la vérité dont la puissance suffira pour prouver à M. Pacheco que les fondations du monument qu'il voulait élever lui-même à sa renommée diplomatique, étaient jetées dans un terrain trop mouvant et matériellement incapable de le supporter.

Ce qui attire le plus l'attention dans le discours de M. l'Ambassadeur, c'est l'appréciation qu'il fait des partis qui divisent le Mexique. En quelques *rapides coups de pinceaux*, dit-il lui-même, il a peint les partis du Mexique, et, en effet, son pinceau a été tellement rapide, que non seulement il n'en a pas fait le portrait, mais qu'il n'est même pas parvenu à donner une esquisse. Il eût été impossible de concevoir autre chose, quels que soient la science, le talent d'observation et la perspicacité que l'on veuille accorder à M. Pacheco.

Il n'a habité la capitale que peu de mois et certainement à la plus mauvaise époque. Les chemins étant fermés, les familles ne pouvant même pas aller à la campagne, une grande partie de la population poursuivie

pour son opinion contraire au gouvernement réactionnaire, les uns cachés, les autres réduits à l'obscurité; il était naturel que les relations, les habitudes et les amitiés de M. Pacheco s'établissent avec des personnes qui ne pouvaient lui parler que dans un seul sens, et le plus mauvais de tous malheureusement, parceque chacun de ceux qui ont une faible expérience de ce qu'est une guerre civile et de la facilité avec laquelle les partisans des différentes factions s'outragent et se calomnient, au détriment peut-être de la réputation et de l'honneur du pays lui-même qui appartiennent à tous ses enfants, peut calculer les impressions qui dominèrent M. Pacheco, impressions qui se gravèrent en lui avec d'autant plus de force, qu'il apportait déjà d'Espagne son opinion, son plan et son système de politique entièrement formés, et il en donna, sans y varier une ligne, des preuves évidentes, depuis son entrée dans la République jusqu'au jour de sa défense devant le respectable Sénat de l'Espagne.

Il nous est si facile, à nous surtout de la race latine, de juger avec légèreté, que l'on pourrait presque dire que nos actes dépendent ordinairement de nos premières impressions. Comment trouver extraordinaire que M. Pacheco ait subi cette influence, quand des hommes distingués ont commis des erreurs, des légèretés et des injustices semblables.

Lord Chesterfield, Ambassadeur ou ministre en Hollande, emmena, sur son yacht, Montesquieu faire une promenade en Angleterre. Il est curieux de connaître le jugement de l'auteur de *l'Esprit des lois*, sur les insulaires, ses voisins, malgré les prévenances dont l'entoura le noble lord, et ce rapprochement est de circonstance, non pas qu'il y ait aucun point de comparaison entre Montesquieu et M. Pacheco, mais parceque c'est un exemple des aberrations dans lesquelles peuvent tomber des hommes de la réputation la plus haute et la mieux méritée.

"Le peuple de Londres, dit Montesquieu dans ses notes, mange beaucoup de viande, ce qui le rend très robuste, mais, à l'âge de 40 ou 45 ans, il crève."

"Il n'y a rien d'aussi horrible que les rues de Londres. Elles sont fort sales, et leur pavé est tellement mauvais, qu'il est presque impossible d'aller en voiture. Quand on est obligé d'entrer dans une voiture de louage, il faut faire son testament, etc."

"Les jeunes gens d'Angleterre se divisent en deux catégories: les uns, qui savent beaucoup, parcequ'ils ont suivi les cours des universités, ont, à cause de cela, un air de timidité et de pudeur; les autres, qui ne savent rien et qui, au contraire, n'ont aucune pudeur, sont les maîtres de la nation. En général, les anglais sont modestes."

"Les anglais ont besoin d'une bonne nourriture, d'une jolie fille et de grandes commodités. Dès l'instant que leur fortune diminue et qu'ils ne peuvent plus avoir tout cela, ils se tuent ou ils se font voleurs."

"La corruption s'est généralisée dans toutes les classes. Il y a trente ans, on n'entendait jamais parler de voleurs à Londres; aujourd'hui, l'on ne parle pas d'autre chose."

"On estime ici souverainement l'argent; très peu l'honneur et la vertu."

"Les anglais ne sont pas dignes de leur liberté, parcequ'ils la vendent au roi, et s'il la leur rendait, ils la lui vendraient de nouveau."

A en juger par ces appréciations et quelques autres de l'auteur des *Lettres Persanes*, l'Angleterre, en 1729, était, sous tous les rapports, dans un état pire que celui de notre pays, d'après le jugement de M. Pacheco; mais ce qu'il y a de plus probable, c'est que Montesquieu n'a point apporté ici la justice et la philosophie qu'il a mises dans beaucoup de ses autres écrits, et que plusieurs de ces paragraphes, comme le premier par exemple, ont dû exciter parmi les anglais plus de rires que de colères.

M. Pacheco a donc écrit ses notes comme Montesquieu, et il a saisi la première occasion de les répandre dans toute l'Europe, car il faut bien penser que le discours de M. Pacheco servira de texte pour l'opinion que l'on va se former de nos hommes et de nos affaires.

M. Pacheco divise les partis en deux catégories. Au parti libéral, il assigne la barbarie, le vol, l'assassinat, le désordre et la stupidité; au réactionnaire, la moralité, l'ordre, le savoir et le talent.

L'un se compose exclusivement de mulâtres et de métis; l'autre, d'une belle et brillante race, de sang pur, et de franche origine espagnole.

L'un vend sa patrie aux américains; l'autre conserve ses traditions et son indépendance. L'un est traître, l'autre historique.

M. Pacheco, rêvant sans doute qu'il a hérité de l'autorité de Miguel Cervantes, a le projet d'enrichir la langue espagnole; il invente *populacheria* en parlant de l'Italie, et *liberalistas* en parlant du Mexique, afin de mieux distinguer, par ces mots injurieux, de nouvelle fabrique, le parti libéral du parti réactionnaire, qu'il ne qualifie pas seulement de parti espagnol et blanc, mais qu'il désigne encore comme étant le parti véritablement libéral.

Je n'ai nullement l'intention, dans les circonstances actuelles, de remuer les cendres encore chaudes du foyer mal éteint de la guerre civile, mais, sans offenser personne, et en mettant de côté les vertus privées de beaucoup d'individus, on ne saurait laisser passer sans réponse une qualification aussi absurde que monstrueuse.

A leur arrivée à Veracruz, en 1521, les Espagnols rencontrèrent un pays mystérieux et singulier où l'on connaissait la forme républicaine, la monarchie constitutionnelle, la confédération, l'empire électif et la monarchie absolue, de sorte qu'en étudiant bien la curieuse histoire de l'Anahuac, non seulement dans Solis, comme M. Pacheco, mais dans de vieux parchemins, on y trouve, connues et appliquées, les théories politiques des nations les plus avancées de l'Europe.

Bien qu'à première vue, le pays parût peuplé par une seule race, il n'en était point ainsi; aujourd'hui encore on peut le reconnaître, et divers ouvrages très importants, écrits par des religieux et des missionnaires, donnent une idée à peu près exacte de la population variée qui occupait cette partie de l'Amérique. Certaines races étaient complètement barbares et indomptées, et les conquérants ne purent jamais les dominer, ni par la force des armes, ni par les doctrines de la religion. A mesure que s'augmentait la population civilisée, les tribus indigènes se réfugiaient dans les retraites des montagnes et des déserts, où elles existent encore. A côté de ces races indépendantes, parlant des idiomes distincts ou plutôt des patois, il y avait d'autres races douces et tranquilles, soumises par les armes, par des traités ou par des alliances aux Mexicains et aux Tarascos, qui formaient les deux plus puissantes monarchies.

Les Mexicains, les Tescocanos et les Michoacanos étaient séparés en deux classes très marquées: les nobles, qui occupaient les emplois publics et qui possédaient le territoire, et les plébéiens ou *macehuales*, qui le cultivaient.

D'après les récits des conquérants et des religieux qui écrivirent, sur les lieux mêmes, dans les premiers temps, les Indiens nobles étaient d'un type régulier et quelquefois beau, tandis que les pauvres et les travailleurs avaient en général la laideur, que la misère, les travaux pénibles et les souffrances continuelles augmentent toujours. Si nous les jugeons par D^a Marina et par l'illustre D^a Isabel, dignes d'être présentées comme des modèles de beauté, d'amabilité et de talent, nous penserons que les nobles mexicaines avaient des charmes que les conquérants ne virent pas avec une complète indifférence. Ils se marièrent avec elles, et devenant ainsi les maîtres de leurs richesses, qui ne consistaient nullement en monnaies parce que les indiens n'en frappaient pas, mais bien en vastes possessions territoriales qui se partagèrent ensuite entre leurs enfants, ils formèrent un nouvel ordre de familles dans lequel le sang indigène devait forcément entrer. Voilà l'origine générale du peuple mexicain; nous descen-

dons tous de ce mélange produit par la conquête, et l'illustre comtesse de Teba, impératrice des français, en descend également. ¹

Quant à la population de mulâtres et de métis, dont, selon M. Pacheco, se compose le parti libéral, c'est précisément la plus limitée.

Les nègres, on le sait, furent d'abord amenés en qualité d'esclaves, pour le travail des mines et de la campagne; mais comme, malgré les efforts apostoliques de Fr. Bartholomé de las Casas, les *encomenderos* ² continuèrent, pendant beaucoup d'années, à se servir des Indiens, la race africaine ne fut pas considérable et ne produisit par conséquent qu'une génération peu nombreuse; il n'y a presque pas de partie de l'Amérique où il se rencontre moins de nègres, moins de mulâtres et de métis, qu'au Mexique. En exceptant quelques populations des côtes, M. l'Ambassadeur eût trouvé difficilement, sur le plateau central, un nègre pour cuisinier, et un mulâtre pour valet de chambre.

On comprend sans peine que la base de la population actuelle s'étant formée de la race conquise, qui était fort nombreuse, et de la race espagnole, qui se renouvela durant trois siècles, les exceptions doivent être dans une proportion tellement réduite, qu'il faudrait un véritable travail pour les réunir et en composer une entité politique, et une telle entité politique ne pourrait jamais, en aucune circonstance, ni par son nombre, ni par ses antécédents et sa position sociale, s'imposer à la race la plus nombreuse, la plus intelligente, la mieux placée et répartie sur toute l'extension du territoire. On aurait certainement le droit de se former une idée triste, bien triste de ces hommes blancs, beaux et semblables en tout à M. Pacheco, s'ils eussent été effectivement vaincus et dominés par une poignée de mulâtres et de métis. Montesquieu est resté très en arrière dans ses appréciations des anglais.

¹ M. l'Abbé Brasseur de Bourbourg dans son histoire des nations civilisées du Mexique, édition de Paris de 1858, page 600 et 601, au pied de l'arbre généalogique de Moctezuma, met la note suivante:

“ Il reste encore en Espagne un grand nombre de descendants de Moctezuma, les uns par le famille de Oca y Moctezuma, les autres par Doña Maria y Doña Leonor de Moctezuma, filles du souverain de Mexico qui se marièrent à des Espagnols nobles et s'allièrent ainsi aux plus illustres familles de la péninsule, de sorte que le sang de l'infortuné monarque mexicain, qui mourut prisonnier de Cortes, court dans les veines de l'antique maison de Guzman, de laquelle procède S. M. l'impératrice des Français.”

J'ignore si la note antérieure est exacte, mais elle n'a pas été démentie, que je sache.

² Ceux auxquels, en vertu d'une faveur royale, on confiait des Indiens.

M. Pacheco, ne pouvant rencontrer dans la riche langue espagnole d'épithètes assez acerbes, assez injurieuses pour la vengeance historique et littéraire qu'il avait préparée contre le parti libéral, le qualifie, par un trait qui devient ridicule à force d'être audacieux, de la manière non seulement la plus grotesque, mais encore la plus inadéquante au respect que méritent les hommes et les affaires de tous les pays du monde, quand on en parle en style élevé et officiel, et surtout quand celui qui parle est un homme d'Etat. Le parti libéral aura peut-être été injuste envers M. Pacheco, mais il a été au moins courtois et poli; M. Pacheco n'a su être envers lui ni juste, ni courtois, ni poli. L'Ambassadeur n'était pas seulement en guerre avec le ministre d'Etat et la République Mexicaine, il l'était même encore avec la bonne éducation.

Si M. l'Ambassadeur n'eût point limité à Solis ses études historiques sur l'Amérique, s'il eût au moins consulté les documents statistiques formés par le comte de Revillagigedo, qui doivent exister dans les archives d'Espagne, il se serait certainement convaincu que, depuis beaucoup d'années, les divisions et subdivisions produites par le croisement des races, donnaient une faible minorité considérablement diminuée aujourd'hui par le fait notoire que, depuis plus d'un demi siècle, l'on n'importe plus au Mexique ces malheureux êtres de la race africaine, et comme les mulâtres et les métis ne proviennent que du commerce des nègres avec les indiens et les blancs, il résulte que, dans ce parti libéral dépeint avec une si magistrale habileté par M. l'Ambassadeur, les plus jeunes métis doivent nécessairement avoir au moins soixante ans. Il y a certes d'autant plus de mérite et de talent chez ces respectables vieillards, qu'ils ont vaincu et dominé ces êtres si intelligents et si admirables qui ressemblent tellement à M. Pacheco.

S'il s'agissait d'une guerre de religion, et que M. Pacheco eût dit que les croyants sont d'un côté, et les incrédules ou hérétiques de l'autre, on comprendrait qu'il pût y avoir quelque exactitude dans son appréciation, de même que, si à propos d'une guerre de castes à la Havane, il eût dit que les nègres composaient le parti contraire aux blancs; mais appliquer de telles observations au Mexique, où le recrutement de l'armée s'opère par la force, où le chef vainqueur incorpore immédiatement dans ses rangs les soldats qu'il vient de vaincre, où, enfin, la guerre civile n'a eu pendant beaucoup d'années qu'un caractère purement politique, qui a divisé jusqu'à l'infini les idées et les opinions des membres de la même famille, c'est la plus classique des absurdités, même en admettant l'existence d'un nombre considérable de métis et de mulâtres, que d'affirmer que le parti

libéral se compose de gens de couleur, et le réactionnaire de gens de pure race espagnole.

De quelle race sont les nombreux soldats de la Sierra, qui suivent Mejia et qui ont défendu la réaction avec ténacité? Loin d'être de pure race espagnole, ce sont les restes des anciens Chichimecas, qui restèrent presque toujours indomptés et hostiles durant la domination espagnole.

De quelle race sont tous les soldats des Etats de l'Orient, qui, pendant les trois dernières années, ont combattu sous les ordres de Vidaurri, Blanco, Aramberri, Zaragoza et Quiroga? Eh bien! ceux-ci précisément sont de pure race espagnole, parceque, aux bords du rio Bravo et dans les anciennes colonies du nouveau Santander, il n'y eut point, dans les premiers temps de la conquête, d'indiens à demi civilisés, pas plus que l'on n'y introduisit de nègres, par la raison qu'il n'y avait pas de mines à travailler. Ces contrées étaient de beaux et immenses déserts habités par une multitude de tribus de chasseurs qui ne se sont jamais assujéties à la vie civilisée. Les premiers habitants Espagnols s'y établirent sous la protection des missionnaires, et le gouvernement des vice-rois y forma plus tard des colonies militaires qui célébraient des traités de paix avec les tribus indigènes, ou qui, par la force des armes, les repoussaient aux bords des fleuves de la province du Texas. La race espagnole se propagea donc dans ces contrées sans aucun mélange, et s'il est possible de rencontrer quelque part la génération pure de D. Juan de Ugalde, d'Escandon, de D. Pedro de Urdiñolas et d'autres conquérants, c'est certainement parmi ces mêmes rifleros qui vinrent, de quatre cents lieues de distance, précisément lorsque M. Pacheco se trouvait dans la capitale, combattre la réaction qui s'en était emparée. Mais D. Antonio Solis ne pouvait rien dire de tout cela, pas plus que les visiteurs peu nombreux et obséquieux qui formaient la suite et la cour de M. l'Ambassadeur. Ses observations ne pouvant s'appliquer aux masses armées, puisqu'elles ont combattu, selon le sort et les incidents de la guerre, dans les deux partis, il faut donc croire qu'elles se rapportent aux chefs ou personnes notables qui ont figuré et qui figurent dans le parti libéral. Eh-bien! D. Santos Degollado, Valle, Calderon, Doblado, Uraga, les Lerdos, Gonzalez Ortega, Mendoza, Garza, Parrodi, Zarco, Montes, Lacunza, Teran, Gonzalez Echeverría, Ortiz Carreaga, Montellano, Prieto, Linares, les Ampudias, Arteaga, Antillon et tant d'autres, quel âge ont-ils? à quelle race appartiennent-ils? De quelle couleur sont-ils? Dans quel temps, comment, pourquoi, M. l'Ambassadeur pourrait-il prouver que leurs ancêtres soient venus de la Sierra Leona ou des bords du Zambezé? De ces personnes, les unes sont déjà mor-

tes, les autres existent, et M. Pacheco les a connues, ou bien il aurait pu et dû prendre au moins des informations pour s'assurer de la qualification qu'il voulait en faire.

Finissons-en avec cette question de métis et de mulâtres, et occupons nous du caractère que M. l'Ambassadeur attribue aux partis qui existent dans la République.

Nous ne sommes point parvenu à comprendre pourquoi M. l'Ambassadeur appelle historique le parti réactionnaire; mais si, par hasard, c'est parcequ'il conserve les traditions et les usages antiques, cette assertion, outre qu'elle n'est pas absolument exacte sous beaucoup de rapports, paraîtrait d'autant plus absurde à l'homme le moins observateur, qu'elle justifierait en partie les attaques du parti libéral contre ceux qui, ne tenant aucun compte du chemin que les sociétés doivent forcément parcourir, veulent qu'elles demeurent arriérées, oisives et stationnaires.

Quelques légères réminiscences des temps passés rendront évidente l'inexactitude des appréciations de celui qui a eu la prétention d'être, en même temps, comme Tacite, philosophe et historien.

Nous sommes forcé d'amplifier quelques unes des idées que nous avons déjà énoncées.

La noblesse commença avec la conquête, depuis Cortes, qui fut créé marquis del Valle, jusqu'aux derniers aventuriers et soldats venus au Mexique et qui obtinrent des parties de territoire plus ou moins étendues; et soit que quelques uns possédassent réellement des titres, soit que les autres en eussent reçus en récompense de leur mérite, ou qu'ils les eussent acquis par faveur ou par argent, le fait est que la Nouvelle Espagne se remplit de comtes et de marquis, qui formaient la cour aristocratique des vice-rois.

La noblesse, qui avait commencé avec la conquête, finit à l'Indépendance. Les nobles et les titres de Castille qui signèrent l'acte d'Indépendance, abdiquèrent leurs traditions devant la liberté de la patrie, et remplacèrent les lignes gothiques de leurs parchemins par les articles de la Constitution Républicaine. Avec le temps, les propriétaires du sol, qui n'abandonnèrent pas le pays, perdirent peu à peu leur influence par la division de leurs domaines et la diminution de leurs fortunes, de sorte que leurs descendants, réduits à la vie commune des citoyens, sans aucune espèce de titre ou de distinction, sont peut-être ceux qui se mêlent le moins à la politique et ne prennent que peu ou point de participation à la lutte terrible des partis.

Ainsi, le parti que M. Pacheco appelle bon et sain, est né avec l'époque

révolutionnaire, comme tous les partis et toutes les factions qui ont existé dans le pays. D'étudiants obscurs, de prêtres déserteurs de leurs presbytères, de militaires subalternes et corrompus, d'avocats de province, de griffonneurs de villages, sont sortis certains personnages qui, roulant d'aventure en aventure, de révolution en révolution, sont parvenus aux premiers postes de l'Etat; et alors, sans se rappeler leurs antécédents, sans tenir compte que, depuis quelques années, nous nous connaissons tous comme si nous fussions une même famille et que nous véussions dans la même maison, sans anéantir leurs écrits non pas seulement en faveur de la démocratie mais à la louange de la démagogie, ils ont prétendu former un parti aristocratique dont les essais ont été malheureux et même ridicules. Croix, broderies, uniforme, cérémonial, étiquette, distinctions offensantes dans les lieux publics, voilà leur unique programme de noblesse, de dignité et d'administration. Il y eut un temps, en conséquence de tout cela, où c'était une véritable distinction, que d'aller dans la rue avec un costume modeste, sans croix ni broderies, car cela prouvait au moins que la personne qui n'avait mérité aucune de ces nombreuses variétés de décorations, possédait assez de bon sens et de dignité pour ne pas échanger son opinion et son indépendance personnelle contre un morceau de ruban. On déclara docteurs tous ceux qui ne l'étaient pas conformément aux anciennes règles de l'Université, et le public les nomma *les docteurs de la loi*. On ressuscita l'Ordre de Guadalupe, et les gamins couraient, en les sifflant, derrière les chevaliers aux manteaux bleus qui s'étaient séparés de la procession. Et pourquoi tout cela? Parceque l'apparat de la noblesse cessa complètement à l'indépendance, et parceque dans les pays qui se sont accoutumés aux libertés civiles ou, si l'on veut, aux révolutions, le respect des contemporains ne peut plus s'acquérir que par le courage, le talent et les vertus véritables. Les portes de la République sont ouvertes. On y entre par l'épée, la poésie, la diplomatie, la littérature, la jurisprudence. La noblesse du sang dans des cerveaux vides, la pureté de race dans des ignorants, les traditions dans des stupides, que valent-elles? Comment M. Pacheco a-t-il pu se figurer que, dans une République où il dit—avec une ignorance absolue de l'histoire, il est vrai—qu'il y a eu cinquante cinq gouvernements en quarante ans, il se trouve ce parti immaculé, ce parti historique, ce parti du sang et de la noblesse? En tout pays, les partis se composent d'hommes bons et méchants, d'imbécilles et d'hommes de talents, de transfuges et d'hommes sincères, fermes dans leurs principes, de tous ceux, enfin, qui croient ou feignent de croire à une religion qu'ils ne suivent pas,

ou à une liberté qu'ils ne pratiquent pas; ainsi vont les choses; et avec ces divisions si marquées, avec ces portraits qu'a voulu tracer l'Ambassadeur, il a cherché à faire ce que ne chercherait pas un étudiant de première année, car c'est méconnaître ce que doit le mieux savoir celui qui prétend être homme d'Etat, c'est-à-dire la réalité et, nous pourrions ajouter, les vanités de la vie. Nous ne sommes tous que misères.

Au fond, les révolutions sont égales partout; elles ne varient que par les détails et les accidents: un peuple qui veut secouer la domination brutale d'un soldat heureux; une noblesse qui tantôt soutient un monarque despote, ou tantôt se révolte contre lui, le détrône ou le tue; des classes travailleuses ne supportant plus les gabelles imposées par un favori prodigue et dissolu; une aristocratie voulant soutenir son luxe et sa noblesse avec la sueur de ceux qu'elle n'ose pas appeler esclaves, mais qu'elle nomme plébéiens; une démagogie prétendant, à son tour, aux emplois, sans avoir le talent qu'ils exigent, et aux richesses, sans travail pour les acquérir; des familles, enfin, se soulevant contre d'autres familles; des citoyens contre des citoyens et des pères contre des fils. Voilà le cercle fatal de l'histoire, voilà le miroir où les générations qui arrivent, voient la misère et les crimes des générations passées. Et comment s'opèrent toutes ces transformations, comment se succèdent tous ces événements? Par l'action des partis, car il existe aussi, dans toutes les nations du monde, une majorité bonne, honorable et patiente, qui, sans se mêler à la politique, succombe à la pression de la force, et, par manque de volonté propre, se laisse entraîner par le courant impétueux des événements.

Il y a deux choses très simples à première vue, qui s'expriment par un seul mot, et qui cependant sont dans le monde de la plus difficile et l'on pourrait dire d'une impossible réalisation. Ces deux grandes choses se résument par ces deux paroles: *La Constitution. — L'administration.*

De tous les pays civilisés du globe, à peine en est-il un qui ait une constitution propre et adéquate, c'est l'Angleterre; pas un ne possède une *administration*, puisqu'ils doivent tous des sommes tellement énormes, que l'économie et la paix, pendant beaucoup d'années, ne produiraient que le paiement d'une infime partie de leurs dettes.

Et si cela n'est pas vrai, pourquoi les guerres, les emprunts, les armées si considérables? Pourquoi les disputes acharnées de successions? Pourquoi la lutte de l'Eglise contre l'Etat? Pourquoi l'essai et la réforme de diverses lois organiques? Le jour que la France n'aura plus le génie de Napoléon III, quelle constitution adoptera-t-elle, et quel monarque s'assoiera sur le trône de Saint-Louis?

Le pays qui, dans l'extension de la parole, possède une *constitution* et une *administration*, ne doit une piastre à personne et n'a besoin que d'une faible force de police, pour être tranquille. L'homme est difficile à contenter; M. Pacheco en est un exemple; les hommes réunis le sont encore beaucoup plus; ils désirent sans cesse, ils se dégoûtent vite de tout, ils abusent tant qu'ils le peuvent, le plus ordinairement ils se trompent, nul trésor, nul pouvoir ne les satisfait.... C'est là l'histoire intime de l'espèce humaine.

Les hommes ne me plaisent pas, disait Shakespeare; peut-être avait-il raison.

Et comment M. Pacheco, qui doit avoir beaucoup vu dans sa vie, et qui probablement a lu beaucoup plus encore, se scandalise-t-il, comme les pharisiens de l'Écriture, et s'étonne-t-il qu'après quarante années d'existence, la République Mexicaine n'ait encore ni constitution, ni administration, et comment qualifie-t-il de barbare, de destructeur, et même d'anthropophage, le parti dont le drapeau a été précisément le principe constitutionnel?

Le parti réactionnaire s'est ordinairement appuyé sur l'épée de quelque général heureux; aussi, à chacun de ses triomphes, ses désirs n'ont-ils été comblés que par l'établissement d'une dictature; tandis que les triomphes du parti que M. Pacheco nomme celui de la barbarie, ont été inaugurés par l'établissement d'un système constitutionnel plus ou moins parfait, mais qui, dès sa naissance, a protégé de ses garanties jusqu'à ses ennemis acharnés, qu'il venait de vaincre.

Nous sommes fort loin d'approuver les excès qui se commettent dans la guerre civile, mais nous sommes bien plus loin encore d'admettre qu'un seul des partis les ait exclusivement commis. C'eût été un véritable prodige, une merveille incroyable, que, pendant la guerre civile, l'un des partis belligérants eût suivi, sans en dévier d'une ligne, le difficile et scabreux sentier de la vertu et de la justice, et cependant M. Pacheco le croit ainsi, il l'assure, et c'est en se plaçant sur le terrain des choses impossibles, qu'il juge les faits.

Le parti libéral, sans être exempt de défauts et d'erreurs, sans être, en aucune façon, à l'abri d'une critique juste et impartiale, acceptable par ses partisans eux-mêmes, peut présenter au monde des titres que n'effaceront ni les calomnies, ni les fausses appréciations de M. Pacheco.

Les tarifs les plus libéraux et les plus modérés, le plan des études, les lois de liberté de la presse, l'arrangement de la dette extérieure, la liquidation et la consolidation de la dette intérieure, le recrutement volontaire,

l'organisation de l'armée, la propagation des écoles primaires, la destruction des monopoles fiscaux, le télégraphe, les essais de chemins de fer, l'école des arts, les lois de colonisation, une multitude, enfin, de dispositions administratives, d'une utilité indiscutable, et que la violence des révolutions n'a pu ni détruire ni changer; voilà ses œuvres.

Si ce parti était celui de la barbarie, comment eût-il pu monter au pouvoir un seul instant sans que la nation tout entière se fût soulevée contre lui? Pourquoi ceux qui ne représentent que l'assassinat et la désorganisation ont-ils été reconnus, comme gouvernement, par les nations civilisées, et comment ont-ils constamment mérité les sympathies de l'Angleterre, qui est l'une des grandes puissances qui marchent à la tête de la politique et de la civilisation?

Si les espagnols représentent, au Mexique, 150 millions de piastres, combien ont-ils apporté d'Espagne? Ont-ils apporté, par exemple, 10 millions? Ils ont donc gagné dans le pays les 140 restants.

Et comment ce résultat a-t-il pu se réaliser, si les libéraux, qui pendant des périodes longues et si diverses gouvernèrent ce pays, n'ont d'autre programme que le désordre et l'assassinat des espagnols? Comment les étrangers pourraient-ils faire des fortunes tellement colossales, si ce n'est parcequ'on leur a accordé, de préférence peut-être aux nationaux, toute la protection possible et compatible avec les troubles qui ont malheureusement affligé ce pays? Comment, enfin, ce parti libéral, que M. Pacheco ne qualifie pas seulement d'assassin et de barbare, mais aussi de stupide et d'ignorant, a-t-il pu, non pas une mais plusieurs fois, vaincre physiquement et moralement ses ennemis, et reconquérir le pouvoir que lui avaient arraché les séditions et les défections de l'armée?

Le talent et la vertu sont cosmopolites; nous avons donc pour toutes les illustrations, non pas seulement de notre pays mais du monde entier, le respect mérité; mais nous sommes très loin d'admettre que ces illustrations se trouvent exclusivement dans ce parti que nous pourrions appeler la fantaisie de M. Pacheco.

Depuis qu'il s'est réuni autour du glorieux étendard de l'Indépendance, le parti libéral a eu constamment des illustrations dans la politique, dans le barreau, dans la littérature, dans les sciences et dans l'armée. C'est à ce parti qu'ont appartenu D. Andrés Quintana Roo, ¹ D. Sebastian Ca-

¹ En parlant des personnes déjà mortes, il nous a semblé convenable d'indiquer légèrement les emplois qu'elles ont occupés, et les qualités qui les ont le plus distinguées. Si, par hasard, quelque exemplaire de cette brochure parvient aux mains de M. Pacheco,

macho, ¹ D. José Ignacio Esteva, ² D. Pablo de Lallave, ³ D. Miguel Ramos Arizpe, ⁴ D. Manuel Gomez Pedraza, ⁵ D. José María Luis Mora, ⁶ D. Máximo Garro, ⁷ D. Manuel Eduardo Gorostiza, ⁸ D. Juan José Espinosa de los Monteros, ⁹ D. Francisco Ortega, ¹⁰ D. Manuel Crescencio Rejon, ¹¹ D. Juan N. Almonte, ¹² D. Joaquin Pesado, ¹³ D. Juan Bautista Morales, ¹⁴ D. Manuel Baranda, ¹⁵ D. José María Chico, ¹⁶ D. Juan de Dios Cañedo, ¹⁷ D. Prisciliano Sanchez, ¹⁸ D. Antonio Ga-

co, il verra combien de personnes de bonne race et d'un talent plus distingué encore que la race, ont appartenu au parti libéral.

¹ Envoyé à Londres et à Paris, Ministre plusieurs fois, Sénateur, Député, Gouverneur de Veracruz, Magistrat de la Cour de Justice.

² Ministre des finances, plusieurs fois.

³ Ministre de la Justice, Député, excellent botaniste.

⁴ Député, en 1812 et 1820, aux Cortes espagnoles, dans lesquelles il se distingua autement, Député à divers Congrès mexicains, Ministre plusieurs fois, Dean de Puebla.

⁵ Général, Député, en 1820, aux Cortes espagnoles, Gouverneur de Puebla, Ministre plusieurs fois, Député, Sénateur et Président de la République.

⁶ Député, historien, Envoyé à Londres.

⁷ Envoyé en France et en Angleterre, très connu et estimé en Europe.

⁸ Militaire qui se battit avec honneur, dans sa jeunesse, en Espagne, dans la guerre de l'indépendance, et, dans sa vieillesse, à Churubusco, contre les Américains; Poète qui fut considéré comme le digne successeur de Moratin; Envoyé à différentes nations de l'Europe et aux Etats-Unis, Ministre plusieurs fois.

⁹ Jurisconsulte de premier ordre, Collaborateur d'Iturbide, Membre de l'assemblée constituante, Ministre plusieurs fois, constamment Député ou Sénateur.

¹⁰ Poète distingué, litterateur de beaucoup de mérite, très instruit en finances et en histoire ancienne du Mexique, Député et Sénateur plusieurs fois.

¹¹ Député et Sénateur, écrivain facile et correct, orateur remarquable, Ministre plusieurs fois.

¹² et ¹³ Il est notoire que Messieurs Almonte et Pesado, de même que M. Manuel Bonilla, ont appartenu pendant beaucoup d'années au parti libéral *exalté* ou *puro*, comme on le nomme aujourd'hui. S'ils ont ensuite changé d'opinion, ils auront eu pour cela leurs raisons, que nous respectons.

¹⁴ Jurisconsulte intelligent, Magistrat intègre, écrivain distingué, Député, Sénateur, Gouverneur de Guanajuato.

¹⁵ Avocat d'une instruction profonde et variée, orateur, Député, Gouverneur, Ministre plusieurs fois, auteur du plan d'Etudes.

¹⁶ Député aux Cortes espagnoles et très instruit dans les sciences politiques.

¹⁷ Orateur fort remarquable, Député aux Cortes espagnoles et à différents Congrès mexicains, Ministre plusieurs fois, Envoyé en Europe et dans l'Amérique du Sud.

¹⁸ Gouverneur de Jalisco, où il donna, dans le peu de temps qu'il vécut, des preuves patentes d'un rare talent administratif.